

LES « HAMMERTOWN BOYS » DE PAUL WILLIS: DE LA CULTURE (ANTI-)SCOLAIRE À LA CULTURE D'ATELIER

À PROPOS DE

Paul Willis, *L'École des ouvriers. Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*, trad. B. Hoepffner, Marseille, Agone, 2011, 456 p., 25 €.

* Najate Zougari est traductrice et journaliste à CQFD. Elle est également membre du collectif éditorial de la RDL.

«Beaucoup de gamins d'ouvriers ressentent l'école comme un piège auquel il s'agit d'échapper».

En allant enquêter dans «l'école des ouvriers» mais aussi autour, dans différents lieux de socialité des jeunes des classes populaires, Paul Willis montre comment ils se construisent eux-mêmes comme ouvriers par la constitution d'une contre-culture, caractérisée notamment par son anti-intellectualisme. Mais l'enquête de Paul Willis ne vise pas simplement ici à décrire les mécanismes paradoxaux de la reproduction : il s'agit pour lui d'ouvrir à ces jeunes la possibilité d'autres récits de soi, d'autres modalités de construction de soi. Par **NAJATE ZOUGARI***

Pour Paul Willis, sociologue et ethnographe issu du Centre for Contemporary Cultural Studies fondé en 1964 par Richard Hoggart à Birmingham, «le signifiant flotte mais il peut être amarré». *L'École des ouvriers* (en anglais : *Learning to Labour*), publié en anglais en 1977 – soit un peu moins de dix ans après *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement* de Bourdieu et Passeron –, témoigne de cette volonté d'ancrage. En effet, le texte déploie une réflexion sur les formes institutionnelles de culture au sein d'un collège anglais, solidement appuyée sur les discours et les manières d'être des élèves. L'analyse adopte de façon inédite le point de vue de «ces enfants d'ouvriers qui obtiennent des boulots d'ouvriers» car le public du collège en question, dans ses attitudes, ressemble davantage à celui de nos lycées professionnels qu'à celui d'Eton College.

La culture anti-école

Pour Willis, il n'est pas question de comprendre la reproduction de l'ordre social comme un processus subi et froidement analysé du dehors, mais de voir comment les élèves d'une certaine position – des garçons blancs – participent eux-mêmes aux processus d'incorporation à la main-d'œuvre ouvrière. Cette participation se manifeste par le développement d'une culture anti-école qui nous permet d'ailleurs de dégager un sens historique de la réduction actuelle de cette culture à la somme des incivilités mises en scène par les médias dominants – et dont se repaissent à longueur d'éditoriaux les nostalgiques d'un ordre républicain fantasmé. Un des intérêts du caractère daté de l'enquête réside précisément dans le fait de battre en brèche les thèses déclinistes selon lesquelles, chaque année, «le niveau» baisserait et le savoir-vivre s'éroderait : le terme «niveau» est vague et davantage associé au soupir idiotement inquiet du détenteur jaloux de la culture légitime qu'à des données précises et concrètes qui permettraient de mesurer ce dramatique déclin, si toutefois il était avéré. Il est prouvé,

en revanche, que pour beaucoup d'élèves, l'école ressemble à un jeu de dés pipés du fait de leurs origines sociales : «Beaucoup de gamins d'ouvriers ressentent l'école comme un piège auquel il s'agit d'échapper» (p. 341), observe Willis dans l'entretien publié en postface sous le titre «Retour sur une enquête : "entrer dans la boîte noire de l'école"». L'auteur rappelle qu'«il est important de prendre en compte que cette école publique qui fournit une éducation pour tous grâce à une longue histoire de luttes syndicales et sociales, que cette école, qui a un coût important d'ailleurs pour les travailleurs à travers les impôts, bref que cette même école surprend toujours et déçoit toujours une partie de la jeunesse qu'elle accueille» (p. 366).

Le livre de Willis comporte deux parties. La première s'intitule «ethnographie», la seconde, «analyse». L'endroit où l'école se situe a été nommé Hammertown pour les besoins de l'enquête. En introduction, Willis désigne ce lieu comme l'archétype de la ville industrielle : «La structure de l'emploi montre bien la nature particulièrement industrielle de la communauté ouvrière. [La ville] a toutes les marques de l'industrie classique, ainsi que celle du capitalisme monopolistique moderne associé à un prolétariat qui peut être considéré comme l'un des plus anciens du monde» (p. 10 et suivantes). Dans l'entretien en postface, Willis précise de nouveau avoir choisi la zone où il y avait le plus haut taux de travail manuel, «avec un passé de près de deux cents ans de métallurgie».

Il rencontre les adolescents – les «Hammertown boys» – à «la maison de la jeunesse», une structure qui répond à la volonté des pouvoirs publics de connecter l'école à l'environnement urbain en dehors des heures de cours. Willis se propose de travailler bénévolement dans le centre : il sert des cafés et bavarde. Ce premier contact l'introduit à son terrain tout en le plaçant dans une position neutre, aux marges de l'institution, qui n'est pas assimilable au personnel d'éducation : «J'ai une bonne idée, après quelques semaines, de la façon dont fonctionne l'école. [...] C'est seulement dans un



second temps que je décide d'entrer dans l'école» (p. 363). Il doit alors expliquer son projet à l'équipe enseignante et aux élèves. À ce stade, Willis avoue qu'il doit, en quelque sorte, parer son discours des beaux atours de la pédagogie ! *« Quand vous faites une enquête, vous devez raconter, non pas un mensonge, vous devez présenter de façon particulière votre recherche. J'explique donc au personnel de l'école et aux enseignants que je veux analyser la transition entre l'école et le travail du point de vue des élèves concernés »* (p. 363).

Travail intellectuel et soumission

Le compte rendu de l'enquête est divisé en trois chapitres : « éléments d'une culture », « classe et formes institutionnelles de culture », « force de travail, culture, classe et institution ». Avant d'examiner plus précisément les thèses qui se dégagent de ces parties, il convient de préciser l'acception du terme « culture » tel qu'il s'emploie dans la langue anglaise et dans le contexte des *cultural studies*. Willis précise que le mot désigne, outre les arts légitimes de l'élite, un vaste champ qui inclut notamment des modes de vie ; en ce sens, le terme renvoie selon lui *« à ce que peut être la lutte des classes sur le plan des idées »*. La culture ouvrière se définit alors comme *« les modes de vie mis en œuvre par et pour la classe ouvrière. »* Ainsi, une correspondance patente se dessine entre la culture

anti-école et la culture d'atelier, mise en évidence par la proximité des témoignages des élèves avec ceux de leurs pères, ces derniers portant d'ailleurs sur l'expérience scolaire un regard rétrospectif qui confirme la thèse de la reproduction. Celle-ci n'est cependant pas, pour employer la belle formule de Willis, *« un réflexe de vaincus »*. Au contraire, la culture anti-école est une forme de résistance. Un espace informel se superpose à celui de l'institution – scolaire ou autre – dans lequel se déploie un humour féroce : *« bon nombre de blagues tournent autour du concept d'autorité »* (p. 52), ce qui participe à l'école de l'effondrement du paradigme pédagogique, presque toujours perçu sous son seul aspect coercitif. Les élèves considèrent l'espace de la pratique informelle comme celui d'un espace informel de la pratique, le lieu où les choses se passent concrètement. Ainsi, ils rejettent la sanction du diplôme et *« sentent qu'ils peuvent toujours démontrer qu'ils ont les aptitudes requises en travaillant et qu'il est toujours plus facile de faire quelque chose [...] que ne le suggère sa représentation au cours d'un examen. »* Willis constate que, pour les Hammertown boys, le travail intellectuel porte toujours la menace d'une demande de soumission : *« C'est l'école qui a construit une sorte de résistance au travail intellectuel et un penchant pour le travail manuel. [...] Le travail intellectuel demande trop et empiète – exactement comme le*

L'acceptation par ces jeunes de tâches subalternes dans le capitalisme occidental s'apparente fortement à une « auto-damnation » ; cependant « cette damnation est vécue comme une forme d'apprentissage, d'appropriation, comme une sorte de résistance ».

fait l'école – bien trop sur ces zones qu'ils adoptent de plus en plus comme les leurs, des zones privées et indépendantes » (p. 187). Il y a une disjonction entre le « moi vital » et la satisfaction intrinsèque que serait censé procurer le travail. La force de travail, étroitement liée à la masculinité, offre d'autres gratifications – à commencer par l'indépendance financière qui caractérise la vie adulte et la possibilité d'aider les siens en cas de besoin. Aussi, comme le souligne Willis à plusieurs reprises, l'acceptation par ces jeunes de tâches subalternes dans le capitalisme occidental s'apparente fortement à une « auto-damnation » ; cependant – et c'est le paradoxe qui structure la thèse de Willis – « cette damnation est vécue comme une forme d'apprentissage, d'appropriation, comme une sorte de résistance » (p. 225).

Visée pratique

L'analyse – deuxième partie du livre – part de cette contradiction et tire des conclusions pratiques pouvant orienter des choix politiques. Willis pointe par exemple un principe pédagogique largement répandu dans nos lycées professionnels et qu'il qualifie de « progressiste ». Il s'agit d'une « forte dimension idéaliste dans les techniques d'expérimentation pédagogique » (p. 317). Ainsi, dans l'enseignement des langues vivantes en lycée professionnel par exemple, l'accent est mis sur la production d'énoncés oraux mais les leçons de grammaire et l'apprentissage des structures et de la formalisation qui conditionnent la possibilité même de toute expression – écrite ou orale – sont officieusement bannies. Or ce type d'expérimentations pédagogiques – menées en priorité sur les élèves des filières professionnelles évidemment considérées comme moins nobles que les filières d'enseignement général – produit exactement le contraire de l'émancipation et du progrès. Willis

écrit : « Il faut accepter l'idée qu'une des conditions pour le déploiement de la classe ouvrière est que les enfants d'ouvriers développent certaines compétences d'expression et de manipulation symbolique » (voir p. 341 et suivantes). L'auteur incite à mettre en place un cadre institutionnel non antagoniste où les notions de solidarité et de compréhension de soi remplaceraient la relation d'échange du modèle dominant. Willis engage, en outre, les enseignants à porter un autre regard sur les réalités culturelles ouvrières et à resituer la culture anti-école dans son contexte. Loin de faire l'éloge d'une sympathie simpliste, il suggère davantage un « repli tactique » pour limiter les confrontations. Enfin, Willis souligne la nécessité de la lutte collective pour obtenir les moyens d'avoir de petites classes. Il appelle donc les enseignants à substituer au paradigme pédagogique individualiste traditionnel « une sorte d'unité organisationnelle homologue aux formes collectives qu'il importe d'explorer ».

L'enquête vise, en définitive, une émancipation concrète. Dans un entretien accordé à *Soundscapes* (volume V, février 2003), le sociologue revient vingt-cinq ans après la publication de son livre sur le sens de son travail à « Hammertown ». D'abord, il déclare que *L'École des ouvriers* n'est pas vraiment un livre de sociologie, ce qui contredit d'ailleurs subtilement ce que la postface à la traduction française – un entretien de l'ethnologue daté de mars 2011 avec Sylvain Laurens et Julian Mischi – veut faire dire à Paul Willis en le désignant comme le « caillou dans la chaussure » des sciences sociales qui ont pris un tournant littéraire. Dans l'entretien à *Soundscapes*, Willis déclare : « Je ne sais pas si ce livre peut être rangé dans la sociologie classique. Il ne faut pas oublier que je viens de la littérature [...]. Ce que j'essaie de développer, c'est une vision de la production culturelle de créativité [...]. De ce point de vue, je

EXTRAIT QUE PEUT BIEN VOULOIR DIRE « DROIT À LA VILLE » ?

C'est l'école qui a construit une sorte de résistance au travail intellectuel et un penchant pour le travail manuel. En tout cas, le travail manuel est situé hors du domaine de l'école et porte en lui – bien que pas de manière intrinsèque – une certaine aura du vrai monde des adultes. Le travail intellectuel demande trop et empiète – exactement comme le fait l'école – bien trop sur ces zones qu'ils adoptent de plus en plus comme les leurs, des zones privées et indépendantes. Les « gars » n'ont que trop bien appris que la forme sociale spécifique prise par le travail intellectuel

a un coût surévalué dans cet échange déloyal dont l'objet est le contrôle de ces parties d'eux-mêmes qu'ils veulent garder libres. De manière étrange et implicite, le travail intellectuel porte en lui par la suite la menace d'une demande d'obéissance et de conformisme. La résistance au travail intellectuel devient une résistance à l'autorité telle qu'elle leur a été enseignée à l'école. Dans le capitalisme contemporain, la conjonction spécifique de l'antagonisme de classe et du paradigme pédagogique transforme l'éducation en contrôle, la résistance (sociale) de classe en opposition

scolaire et la différence humaine en division de classe. Comme le dit Bill à propos de la différence entre son avenir et celui des « fayots » : « C'est simplement la différence entre les gratte-papier et ceux qui triment, en fait. » C'est là la reconnaissance d'une division de classe, bien qu'elle ait été apprise à l'école. C'est le produit de l'éducation, bien que son effet soit social.

Paul Willis, *L'École des ouvriers. Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*, trad. B. Hœpffner, Marseille, Agone, 2011, p. 187.



considère L'École des ouvriers – et mes travaux plus récents – comme l'étude des formes de production culturelle qui produisent du sens dans la vie de tous les jours. Aussi, j'ai toujours l'impression d'être enfermé dans une camisole sociologique lorsque les gens ne perçoivent les résultats de mon travail qu'en termes de résistance et d'anomie parce que ce que je cherche à montrer, ce sont les productions de sens dans un contexte donné... »

Son travail n'est pas moins radical dans la mesure où Willis souligne explicitement la visée pratique de l'enquête en citant l'exemple d'un prisonnier qui, ayant lu le livre, a écrit pour expliquer comment ce dernier lui avait permis de surmonter des «*barrières mentales*». Willis forme le vœu que les lecteurs pris dans des logiques de domination pourront comprendre leurs pratiques afin, idéalement, «*d'augmenter leurs chances d'éviter les ironies de la reproduction*». Willis fait même cette allusion très peu scientifique à une «*sorte de thérapie culturelle*» dont en définitive il ne s'exclut pas puisque son propre parcours a subi la même évaluation critique. Élève boursier issu d'un milieu modeste, Paul Willis a eu l'opportunité d'étudier à Cambridge et surtout de se confronter aux difficultés liées à son manque de capital culturel : «*J'ai rapidement eu l'impression que les tuteurs pensaient que j'étais un enfant d'ouvrier sorti de sa région industrielle, arrivé ici du fait d'une terrible*



erreur, peut-être même dans le cadre d'une formation continue pour chômeurs» (p. 345). Ainsi, en donnant du sens à ses propres origines sociales et en valorisant l'émancipation subjective à travers des processus de résistance collectifs – tels ceux mis en œuvre par les enfants d'ouvriers –, Paul Willis montre comment l'ordre social se reproduit à l'école et donne des outils pour l'élaboration d'une pédagogie réellement progressiste.